mencements obscurs de sa fortune, simple sous-officier au cours de la guerre de Sept ans, il est et demeure *peuple,* avec le mélange de naïveté, de finesse, de sauvagerie et de fantaisie qui distingue la race. Le tout fondu et amalgamé dans un esprit vif, mais inquiet, dans une âme ardente et tourmentée, dans un tempérament particulièrement nerveux, produit un ensemble bizarre, déconcertant, une silhouette tour à tour héroïque et saugrenue, avec des apparences d'énigme indéchiffrable et un air de perpétuelle mystification. Les interprétations mainte fois essayées des excentricités dont il est coutumier n'arrivent qu'à se contredire : les uns y découvrant le souci de se singulariser aux yeux de Catherine qui passe pour aimer l'originalité et les originaux; les autres, le désir de désarmer la jalousie inquiète des favoris. Langeron, qui a l'occasion d'observer le héros de près, pense qu'il a commencé par simuler la folie, mais qu'il est arrivé à s'en faire une habitude et une seconde nature. Le matin, au camp, on le voit sortir de sa tente nu comme ver et faire des culbutes dans l'herbe. Rastoptchine, ayant à lui remettre des dépêches envoyées par Patiomkine, le trouve un jour dans cet état. Sans sourciller, Souvorof reçoit le message, se fait apporter de quoi écrire, et, l'expédition faite, reprend ses exercices. Présenté au général au lendemain de la prise d'Ismaïl, — un sanglant triomphe, assaut furieux suivi d'un massacre et d'un pillage qui durent huit jours, — Langeron lui-même éprouve une réception curieuse :

— Où avez-vous gagné cette croix?

— En Finlande, avec M. le prince de Nassau.

— Nassau! Nassau! C'est mon ami.

Il lui saute au cou. Puis aussitôt :

— Savez-vous le russe?

— Non, général.

— Tant pis! c'est une belle langue.

Il se met à réciter des vers de Dierjavine, mais s'interrompt pour dire :

— Messieurs les Français, vous êtes tombés du Voltairianisme dans le Jean-Jacquisme, ensuite dans le Raynalisme et de là dans le Mirabeautisme, et c'est la fin de tout... Vous boitez?

— J'ai eu le pied foulé en tombant du rempart.

— Que ne le disiez-vous?

Il saisit le jeune officier à bras-le-corps, le charge sur ses épaules, le porte au bas de l'escalier et l'y laisse dans la boue sans lui dire adieu.

Blessé un jour lui-même devant Otchakof, après un assaut infructueux, il s'enferme dans sa tente et refuse toute assistance. Aux exhortations du chirurgien français, Massot, que Patiomkine lui a envoyé, il ne répond qu'en balançant la tête d'un air de désespoir et en répétant : Turenne! Turenne! — Il prétend ne compter que trois grands généraux dans l'histoire militaire moderne : Turenne, Laudon et lui-même. Plus tard il accusera Dieu d'avoir envoyé exprès Bonaparte en Égypte pour le priver, lui Souvorof, de la gloire de vaincre « l'ogre de Corse ». — Massot, impatienté, finit par lui dire :

— Eh bien! Turenne, quand il était blessé, se laissait panser!

— Ah!

Aussitôt il se jette sur son lit et se livre docilement aux mains du chirurgien.

Au feu il paraît ivre, mais aussi un Cosaque l'accompagne toujours, porteur d'un bidon que le héros fait remplir avec du punch très fort, qu'il appelle « sa limonade » et qu'il réclame à tout moment. En use-t-il hors du champ de bataille? On le croirait. Agréé comme volontaire dans les rangs de l'armée russe et chargé par le prince de Nassau de conduire devant Otchakof deux bâtiments réclamés par le général, le comte de Damas attend à son bord les ordres de son nouveau chef. Soudain il voit surgir devant lui un homme inconnu qui, sans autre préambule, l'interroge d'une voix brève :

— Qui êtes-vous?

— C'est à moi de vous le demander.

— Je suis Souvorof. A qui écrivez-vous?

— A ma sœur.

— Je veux lui écrire aussi.

Et le jeune homme interdit voit son visiteur inattendu lui prendre la plume des doigts et improviser en français quatre pages d'un galimatias inintelligible. La visite se termine par une invitation à dîner. A l'heure indiquée Damas se présente.

— Le général est couché, répond son ordonnance.

— Mais le dîner...

— Le géneral dîne à six heures du matin.

En 1794, le général devient maréchal. A cette occasion, il fait chanter le *Te Deum,* ordonne de placer dans l'église, sur une double colonne, autant de chaises que l'armée compte d'officiers généraux plus anciens que lui, arrive vêtu d'une simple veste et se met en devoir de franchir les chaises ainsi placées une à une, comme s'il jouait à saute-mouton. C'est seulement en arrivant au bout de cette course symbolique qu'il endosse l'uniforme de son nouveau grade et invite les prêtres stupéfaits à commencer l'office. En 1795, Catherine écrit à Grimm :

« Vous ignorez peut-être qu'il (Souvorof) signe son nom « avec de fort petites lettres : primo par humilité, secundo « afin qu'on n'ignore pas qu'il ne se sert pas de lunettes. Outre « cela, s'il fait une question à quelqu'un, il faut lui répondre « sans hésiter, sur-le-champ, et ne jamais lui dire : Je n'en « sais rien, car alors il se met dans une colère terrible; mais « la réponse la plus absurde ne le fâche pas. »

En effet, les mémoires du prince Galitzine nous le montrent demandant à un de ses aides de camp combien il y a d'étoiles au ciel et se contentant d'un chiffre indiqué au hasard, et le comte Rastoptchine mentionne la colère qu'il manifeste en voyant le grand-duc Paul se servir d'une lorgnette au théâtre, alors qu'il a proscrit dans l'armée l'usage des verres grossissants.

« On dit Souvorof un homme de talent », lisons-nous dans une des lettres récemment publiées du futur gouverneur de Moscou; « je croirais qu'il doit plus à son bonheur qu'à son « génie. On s'est débarrassé de lui à Saint-Pétersbourg, où ses

« folies ont fini par ennuyer l'Impératrice qu'il faisait rougir. « Il est maintenant en Pologne; il habite la maison de la com- « tesse Félix Potocka; il dîne à sept heures du matin; il « porte des vêtements en grosse toile avec un casque sur la « tête; il chante à l'église et assure à tout le monde qu'il a « une belle voix de basse, alors qu'on l'entend à peine. »

L'homme ne manque pourtant pas d'esprit. Il en fait preuve parfois au détriment de ses compagnons d'armes, d'une façon fort mordante. Il dit de l'un d'eux : « C'est un très galant « homme..., j'espère qu'il se souviendra un jour qu'il y a de « la cavalerie dans son armée. » Après la défaite de Zürich, dont il impute la responsabilité à Rimski-Korssakof, il mande auprès de lui son malheureux lieutenant et lui prépare une réception solennelle. A ceux qui lui font observer que le triste vaincu aimerait mieux sans doute éviter cet appareil, il répond : « Comment donc! c'est un homme de cour, c'est un « chambellan, *il présente les armes à l'ennemi jusque sur le « champ de bataille!* » Quand Korssakof paraît, il s'empare d'un esponton d'officier, et, se plaçant devant lui au port d'armes :

— Alexandre Mikailovitch, est-ce ainsi que vous avez salué Masséna à Zürich? Oui, c'est ainsi, n'est-ce pas? mais, vive Dieu! pas à la russe! non, pas à la russe!

Des fragments de sa correspondance publiés en 1866 et plus récemment (1893) dans le recueil de M. Maslovski, le font voir sous un jour encore différent. La plume à la main, il extravague toujours, écrivant soit en français, soit en russe, avec une incorrection fantastique, avec une incohérence d'idées et d'expressions qui semble déceler l'ivresse ou la folie; bizarre, excentrique et fréquemment incompréhensible jusque dans les bulletins officiels qu'il adresse à ses supérieurs. En voici un échantillon autographe, portant la date du 20 juin 1788 et l'adresse de Patiomkine :

« Monseigneur, grand homme! récompensés Poletaiew, « Kroupenikov du Blokfort : rien du gros n'échapa dès l'apa- « rition de la Lune. Le Héros est épris de sa nouvelle frégate,

« donné lui le nom. Prince Charle! émulation comune. P. S.
« était cochon : à la première entrée il me félicita par sa
« défensive... »

Mais en même temps il se montre homme de carrière, courtisan docile et avisé, quoi qu'en aient dit la plupart de ses biographes, très assidûment à l'affût des occasions d'avancement, très fort au courant des intrigues de cour et des questions de préséance, très inquiet de parvenir et très occupé de ne pas se laisser devancer. S'il témoigne des égards à Roumiantsof en présence de Patiomkine, ce dont on lui a fait gloire, c'est que le favori lui en donne l'exemple. Il ne manque pas, à côté de cela, une occasion de se prosterner devant le « grand homme » ; il lui baise les mains dans ses lettres. Il est plat à souhait, mais par contre altier en proportion avec ceux de ses rivaux dont il n'a rien à craindre et férocement jaloux. En 1793, une décision de l'Impératrice qui, rappelant au service le vieux général en chef prince Dolgoroukof, lui donne un rang supérieur au sien, le met hors de lui. L'année d'après, il ne cesse de se plaindre de l'inactivité dans laquelle on le laisse, au lieu de l'envoyer combattre « les régicides de France ». Car il est un antirévolutionnaire ardent. En 1795, il écrit au général de Charette :

« Héros de la Vendée, illustre défenseur de la foi de tes
« pères et du trône de tes rois, salut! Que le Dieu des armées
« veille à jamais sur toi... »

Cette lettre n'est pas de sa main ni certainement de sa composition. Son style personnel que nous connaissons déjà est très différent. En voici un autre exemple emprunté à une lettre qu'il écrit au comte Ribas, le lendemain de la prise de Varsovie :

« Excellence, cher et intime ami Ossip Mikailovitch! D'ail-
« leurs vous ne le pouvez ignorer. Mais l'auriez-vous présumé?
« Moi j'y resterai sceptique jusqu'à la mort. Salues mes amis :
« le temps me manque de leur écrire ou plutôt la santé affai-
« blie par les travaux, les peines et la joie excessive. Au pre-
« mier pas, Isleview et général, entrée partout, table perma-

« nente et compagnie. Lendemain *Te Deum*, deux cents coups,
« l'auguste souveraine à genoux, l'accueil le plus gracieux à
« ma fille, pain et sel de Warsovie goûtés et emprésentés à
« ma fille de la propre main; table, au milieu déclaré... je
« pleurs, ma santé debout, deux cents coups, j'ai honte de
« dire les expressions; dernier serviteur de Dieu et de l'Impé-
« ratrice. La magnanimité s'abaisse jusqu'à recommander à
« Tiszczenko à son départ ma conservation. Gorczakof accablé
« de bontés, aussitôt expédié avec le b.... je crains de nom-
« mer. Dieu vous propice! Je vous embrasse. »

On devine qu'il s'agit du bâton de maréchal que l'Impératrice vient de lui envoyer et d'un toast qu'elle lui a porté à cette occasion. Qu'on ne s'étonne pas de le voir pleurant à la nouvelle des honneurs qui lui sont rendus : ce soldat implacable, à l'âme durcie, pourrait-on croire, recuite au feu des batailles et rendue réfractaire aux sentiments les plus communs à l'humanité, ce contempteur hautain de la souffrance et de la mort, cet organisateur impassible de massacres effroyables, est susceptible de sensibilité et même de poésie. Il a la larme facile. Il pleure après sa première victoire en Pologne; il pleure au milieu des décombres fumants du faubourg de Praga, où sous ses yeux ses soldats précipitent dans les flammes et font rôtir des corps vivants de femmes et d'enfants; il pleure en faisant ses adieux au roi de Pologne, à la royauté duquel il vient de mettre terme. Comédie? Grimace de bouffon? Nous n'en savons rien. Il a une fille qu'il fait élever au couvent de Smolna, dont il surveille l'éducation avec une sollicitude toujours en éveil et à laquelle, entre deux batailles, il adresse des lettres étranges invariablement et incohérentes, mais où respire une tendresse éperdue et s'épanouit une imagination pleine d'inspirations délicates.

« Souvorotchka, mon âme, bonjour... Chez nous les outardes
« crient, les lièvres courent, les sansonets voltigent en l'air :
« j'en ai pris un dans son nid, je l'ai nourri en le laissant
« manger dans ma bouche, et il est revenu chez lui. Noisettes
« et noix ont déjà mûri dans les bois. Écris-moi souvent, si

« occupé que je sois, je lirai tes lettres. Demande à Dieu que « nous nous nous revoyions. Je t'écris avec une plume d'aigle; « j'en ai un qui vit avec moi et mange dans ma main. Te « souviens-tu de la dernière fois que nous nous sommes vus. « Depuis je n'ai plus dansé. Ici c'est à cheval que nous gam- « badons; nous jouons avec de grandes balles en fer, que tu « aurais de la peine à soulever avec tes petites mains et avec « des grains en plomb. S'il en tombe un dans l'œil, la tête « est perdue. Je voudrais t'envoyer des fleurs de champs; « elles sont très jolies, mais elles sécheraient en route. Adieu, « chère âme, ma sœur. Le Christ soit avec toi (1). »

Pour cette fille, pour cette *Souvorotchka* adorée, qu'il appelle fréquemment sa sœur, quand il ne lui décerne pas le titre de « comtesse des deux empires », il n'hésite pas un jour à risquer sa disgrâce. Il refuse de la laisser installer, son éducation finie, au palais impérial, où Catherine lui a réservé une chambre à côté de la sienne. On comprend ses motifs. Et, fièrement, il annonce à ses amis la résolution où il est de quitter le service pour sauver son honneur et celui de son enfant. La fin du règne le voit en effet éloigné de la cour, exilé presque, rendu étranger en tout cas aux choses de la guerre, dont les deux jeunes Zoubof s'occupent à sa place.

Grand capitaine à travers toutes ces bizarreries? On l'a affirmé. On a soutenu aussi le contraire. Quelques-unes des parties dont s'est composée la valeur des chefs dont il aimait lui-même à se proclamer l'émule, d'un Turenne ou d'un Laudon, lui ont certainement manqué. Langeron a noté dans ses Mémoires : « Ses adjudants, ses directeurs de chancellerie, « ses écrivains sont composés de tout ce qu'il y a de plus « infâme et de plus frippon en Russie. Il ne s'occupe jamais « ni des subsistances ni de l'ordre. » Faisant profession d'autre

(1) De Belgrade, 21 août 1789. Traduction du russe. Le français de Souvorof est habituellement à peu près inintelligible; témoin encore ce passage d'une lettre au comte Ribas : « Feldm. longtemps particulier d'un élan généralis. tout de suite borné à une barrière, point d'influence ailleurs; répartition des tr. — retourne au col de g... » Le traducteur russe de la correspondance du héros s'est tiré d'affaire en omettant ces lignes et d'autres semblables, sans autre observation.

part d'un mépris absolu pour les combinaisons et les manœuvres savantes, prenant volontiers la défense de la routine contre les conceptions plus modernes de ses rivaux, réduisant à peu près son art à une formule unique dont le sens est d'aller au plus droit du côté de l'ennemi et de foncer sur lui avec toute l'impétuosité dont on est capable, le vainqueur de Rymnik et de la Trebia semble s'être appliqué à faire ressortir lui-même la nature différente de son génie. Peut-être, il est vrai, n'en avait-il pas lui-même la conscience exacte. Il lui est arrivé d'écrire ces lignes :

« Jamais en retraite : le risque est insurmontable; la meilleure en est toujours à pleines jambes (1). »

Et c'est une retraite qui lui a fait inscrire au Livre d'or des grandes actions militaires la plus belle page de son histoire.

Commandant à des soldats d'une vigueur physique incomparable, d'une trempe d'esprit exceptionnelle, âmes d'enfants dans des enveloppes de fer, il s'entendit comme personne à faire valoir, à exalter cette double énergie et à en décupler l'élan. Dur, mais payant de sa personne, écrivant : « Il faut « exercer à tout temps, aussi l'hiver; cavalerie dans la boue, « marais, ravins, fossés, éminences, bas-fonds, même sur des « remparts de terre sabré (*sic*)! » sachant se mettre au niveau de ceux qu'il avait à entraîner, faisant servir ses excentricités même à échauffer leur imagination, il arrivait à faire corps pour ainsi dire avec les armées qu'il conduisait et à les convertir en de formidables machines de guerre mues par sa volonté et poussées en avant par son esprit qui était un esprit de feu. Il alla ainsi, bousculant Turcs et Polonais, troupes sans consistance qu'il affolait avec son initiative toujours prompte et hardie, qu'il désarmait avec son premier choc toujours poussé à fond. Il ne lui en fallut pas davantage encore pour triompher, en 1799, de l'impéritie de Scherer et de la mollesse de Macdonald. Tout se gâta quand, Masséna et Moreau survenant, il eut besoin pour leur tenir tête de ce talent de

(1) *Correspondance* publiée par Maslovski, p. 60.

manœuvrier qu'il avait volontiers plaisanté chez les généraux autrichiens pendant la seconde guerre turque. Enfermé dans la vallée de la Reuss, il s'en tira en imposant à ses hommes un effort qu'un autre n'aurait pu sans doute obtenir d'eux; mais c'était fini de la marche en avant par la ligne droite et du foncement impétueux à tête baissée imitant la course du taureau. Le taureau avait été pris par les cornes.

La Russie n'en est pas moins légitimement fière d'avoir eu cet enfant, qui, lui, eut au plus haut degré la fierté de son pays et de sa race, et qui dut en partie ses succès à l'assurance conservée jusqu'au bout d'être le premier capitaine de l'Europe à la tête des premiers soldats du monde.

III

Il garda cette conviction même en présence de Bonaparte et des soldats de Marengo. Savait-il qu'à un moment le vainqueur de Marengo avait failli devenir son rival dans les rangs mêmes de cette armée russe placée par lui au-dessus de toutes les autres? Il s'en était fallu de peu, — s'il faut en croire du moins le récit du général Zaborovski, un des lieutenants de Patiomkine, envoyé en 1788 sur les bords de la Méditerranée. Un jeune officier d'artillerie sortant d'une école française, mais séjournant momentanément en Corse auprès de sa famille, s'y était présenté un jour au quartier général du corps expéditionnaire pour solliciter un engagement. Une question de grade, au sujet de laquelle le postulant se montra intraitable et que Zaborovski ne put résoudre à son gré, mit obstacle à l'enrôlement. Cet officier s'appelait Napoléon Buonaparte (1). La carrière de Napoléon en Russie! Quelle énigme redoutable! Quel horizon de rêve prodigieux et troublant, à faire reculer l'imagination la plus hardie!

(1) *Archive russe*, 1866, p. 1375.

A défaut d'une recrue d'un ordre aussi exceptionnel, parmi les officiers de fortune empruntés par elle aux armées étrangères, Catherine posséda plusieurs hommes de valeur qui lui rendirent de fort bons services, mais dont elle fit fort peu de cas, et un matamore prestigieux qui lui coûta gros et qu'elle estima à son prix de revient. Nous l'avons dit : elle affectionnait cette espèce aventurière avec laquelle elle se sentait un lien de parenté. Par son origine, sa carrière accidentée et un peu par son génie, le prince de Nassau-Siegen était bien de sa famille.

Un livre aimable récemment publié nous dispense de tenter une esquisse biographique du personnage, qui risquerait fort de déborder le cadre étroit de ce chapitre. Dernier *condottiere* de grande marque que l'Europe devait connaître, homme d'épée sans patrie, sans foyer et presque sans famille, le nom qu'il porte est sa première conquête. Emmanuel-Ignace, son aïeul, celui-là même que la princesse Palatine, duchesse d'Orléans, « l'implacable commère », représente dans ses lettres, rôdant à Paris, en quête d'un morceau de pain, avait épousé en 1711 Charlotte de Mailly-Nesle avec laquelle il fit, au rapport de Dangeau, assez triste ménage — jusqu'au point que la propre famille de la trop vagabonde beauté intervint pour la faire enfermer dans un couvent, en passant par la Bastille. La leste et déjà aventureuse princesse avait eu, on ne sait trop comment, un fils dont elle ne jugea à propos d'annoncer la naissance qu'après la mort de son époux. Le conseil aulique de Vienne refusa de ratifier cette tardive déclaration, et c'est ainsi que le futur amiral de Catherine eut pour père un bâtard. En 1756, le parlement de Paris rendit au jeune Othon, alors âgé de onze ans, le nom de ses ancêtres, mais ne put en faire autant pour leur patrimoine. Volontaire à quinze ans, le prince fit tout ce qu'il put pour réparer le dommage : il fut tour à tour lieutenant d'infanterie, capitaine de dragons, puis, brusquement, marin, accomplissant avec Bougainville le fameux tour du monde (1766-1769), et aussitôt après explorateur, essayant avec le chevalier d'Oraison de pénétrer dans